

pensables ; les deux tiers de la population sont attachés, ou directement intéressés à la culture du sol ; la terre est appelée avec raison la mère nourricière du genre humain ; ses souffrances sont celles de la société entière, ses alarmes ne peuvent manquer de propager l'inquiétude générale.

L'émigration des campagnes vers les villes est profondément regrettable ; toutefois, une étude spéciale, approfondie du mouvement de la population, montre que le fait n'est pas nouveau et que, dans une certaine mesure, il est atténué par la proportion numérique des populations rurales, par la fécondité plus grande des familles d'agriculteurs, par la durée plus longue de la vie des ouvriers des champs.

Les grands progrès de l'industrie ont, depuis quelques années, déterminé le déplacement des populations, plus qu'à aucune autre époque ; il ne faut pas oublier d'observer que l'émigration se manifeste, généralement, dans les localités où le prix des journées et le travail sont insuffisants pendant une partie de l'année ; tandis que, dans les lieux où le salaire est plus rémunérateur et, là surtout où le travail est toujours assuré, le déplacement des ouvriers n'est qu'une exception sans portée. Il faut des sollicitations bien impérieuses pour éloigner du sol natal sans esprit de retour. Les bons ouvriers ne deviennent jamais vagabonds, les mauvais oublient seuls le foyer paternel.

Les chemins de fer ont aussi amené des déplacements de population, parallèlement aux besoins et aux intérêts nouveaux qu'ils ont créés, en portant la vie et en appelant les bras dans des lieux jusqu'alors inhabités et condamnés à la stérilité par le défaut, ou par l'insuffisance, des voies de communication. Dans ce dernier cas, le mouvement qui s'est opéré est un classement plus utile des forces et des intelligences. Il suffit de rapprocher les dates du mouvement de la population constaté tous les cinq ans par les dénombrements,